
6

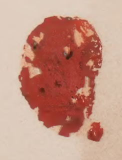
[1.]



La vie de Mos
de la confondan
Moschus, Théo
qu'il s'était acq
étant rendu cél
une grande ren
propre nom de
l'auteur de cell
personnage
Eudocie (1),
Moschus lui-
Ce dernier ta

Mosch
croire, puisque
sur l'Alphée e
sone compatr

L'époq
disciple du gra
-sèbe (6), vivai
Ptolémée Phila
antérieur à M





La vie de Moschus est si peu connue, qu'on a eu l'idée de nier l'existence de ce poëte et de la confondre avec celle de Théocrite, et qu'on a cru que le véritable nom de celui-ci était Moschus, Théocrite n'étant qu'un surnom qui lui aurait été donné par suite de la réputation qu'il s'était acquise par ses ouvrages: Théocrite en effet veut dire: homme d'un goût divin. « S'étant rendu célèbre dans la poésie bucolique, dit l'auteur grec de la vie de Théocrite, il acquit une grande renommée, et fut de là, suivant quelques-uns, surnommé Théocrite, surnom contre lequel il changea son propre nom de Moschus. » Cette opinion est fausse. L'auteur des Idylles attribuées à Théocrite, et l'auteur de celles que nous avons sous le nom de Moschus, ne peuvent être un seul et même personnage. Ce sont deux caractères trop opposés entr'eux. D'un autre côté Servius, Stobée, Eudocie (1), Suidas (2) distinguent évidemment l'un de l'autre les deux poëtes. Il y a plus, Moschus lui-même fait mention de Théocrite dans son Chant funèbre sur la mort de Bion. Ce dernier témoignage décide la question.

Moschus naquit à Syracuse, si nous en croyons Suidas (3), et nous devons l'en croire, puisque nous n'avons aucun motif pour ne pas le faire. L'Idylle sur Bion et celle sur l'Alphée et Aréthuse prouvent bien manifestement qu'il était de Sicile. Moschus fut donc compatriote de Théocrite.

L'époque à laquelle il vécut est également mise en doute. Suidas nous dit qu'il fut disciple du grammairien Aristarque (4), qui, au témoignage du même Suidas (5) et d'Eusèbe (6), vivait sous Ptolémée Philométor, vers l'olympiade CLVI. Théocrite fleurit sous Ptolémée Philadelphe, vers l'olympiade CXXX. Il résulterait de là qu'il fut d'environ un siècle antérieur à Moschus. Mais comment se fait-il donc que celui-ci, dans l'idylle sur la

La vie de Moschus est si peu connue, qu'on a eu l'idée de nier l'existence de ce poëte et de la confondre avec celle de Théocrite, et qu'on a cru que le véritable nom de celui-ci était Moschus, Théocrite n'étant qu'un surnom qui lui aurait été donné par suite de la réputation qu'il s'était acquise par ses ouvrages. Théocrite en effet veut dire : homme d'un goût divin. « S'étant rendu célèbre dans la poésie bucolique, dit l'auteur grec de la vie de Théocrite, il acquit une grande renommée, et fut de là surnommé, suivant quelques-uns, Théocrite, surnom contre lequel il changea son propre nom de Moschus. » Cette opinion est fausse. L'auteur des Idylles attribuées à Théocrite, et l'auteur de celles que nous avons sous le nom de Moschus, ne peuvent être un seul et même personnage. Ce sont deux caractères trop opposés entr'eux. D'un autre côté Servius, Stobée, Eudocie (1), Suidas (2) distinguent évidemment l'un de l'autre les deux poëtes. Il y a plus, Moschus lui-même fait mention de Théocrite dans son Chant funèbre sur la mort de Bion. Ce dernier témoignage décide la question.

Moschus naquit à Syracuse, si nous en croyons Suidas (3), et nous devons l'en croire, puisque nous n'avons aucun motif pour ne pas le faire. L'Idylle sur Bion et celle sur l'Alphée et Aréthuse prouvent bien manifestement qu'il était de Sicile. Moschus fut donc compatriote de Théocrite.

L'époque à laquelle il vécut est également mise en doute. Suidas nous dit qu'il fut disciple du grammairien Aristarque (4), qui, au témoignage du même Suidas (5) et d'Eusèbe (6), vivait sous Ptolémée Philométor, vers l'olympiade CLVI. Théocrite fleurit sous Ptolémée Philadelphe, vers l'olympiade CXXX. Il résulterait de là qu'il fut d'environ un siècle antérieur à Moschus. Mais comment se fait-il donc que celui-ci, dans l'idylle sur la mort de Bion son maître, parle de la douleur que cette mort fait éprouver à Théocrite ? Cette circonstance a fait croire à Longepierre et aux autres que Moschus avait été non seulement compatriote, mais aussi contemporain de Théocrite. Fabricius a mieux aimé s'en tenir au témoignage de Suidas, en disant que les preuves alléguées par Longepierre contre son opinion ne sont pas irréfragables (7). Mais il s'est contenté d'affirmer et n'a pas démontré que ces preuves ne sont pas réellement irréfragables, et, à vrai dire, je crois qu'il serait

(1). Eudocie, Violet. — (2). Suidas in Lex. art. Θεόκριτος, Πραξαγ. et Μόσχος. — (3). Id. l. c. art. Μόσχος. — (4). Id. l. c. art. Μόσχος. — (5.) Id. l. c. art. Ἀρίσταρχος. — (6). Euseb. in Chron. Ol. 156. — (7). Fabric. Bib. Gr. l. III. c. 17. §. 10.

6

№ 9.

Leopardi
Vita di Mosco
trad. in franç da
G. Durand.

Simon
11

[1.]

5.



La vie de Moschus est si peu connue, qu'on a eu l'idée de nier l'existence de ce poète et de la confondant avec celle de Théocrite, et qu'on a cru que le véritable nom de celui-ci était Moschus, Théocrite n'étant qu'un surnom qui lui aurait été donné par suite de la réputation qu'il s'était acquise par ses ouvrages : Théocrite en effet veut dire : homme d'un goût divin. « S'étant rendu célèbre dans la poésie bucolique, dit l'auteur grec de la vie de Théocrite, il acquit une grande renommée, et suivant quelques-uns fut de là surnommé Théocrite, surnom contre lequel il changea son propre nom de Moschus. » Cette opinion est fausse. L'auteur des Idylles attribuées à Théocrite, et l'auteur de celles que nous avons sous le nom de Moschus, ne peuvent être un seul et même personnage. Ce sont deux caractères trop opposés entr'eux. D'un autre côté Servius, Stobée, Eudocie (1), Suidas (2) distinguent évidemment l'un de l'autre les deux poètes. Il y a plus, Moschus lui-même fait mention de Théocrite dans son Chant funèbre sur la mort de Bion. Ce dernier témoignage décide la question.

Moschus naquit à Syracuse, si nous en croyons Suidas (3), et nous devons l'en croire, puisque nous n'avons aucun motif pour ne pas le faire. L'Idylle sur Bion et celle sur l'Alphée et Aréthuse prouvent bien manifestement qu'il était de Sicile. Moschus fut donc compatriote de Théocrite.

L'époque à laquelle il vécut est également mise en doute. Suidas nous dit qu'il fut disciple du grammairien Aristarque (4), qui, au témoignage du même Suidas (5) et d'Eusèbe (6), vivait sous Ptolémée Philométor, vers l'olympiade CLVI. Théocrite fleurit sous Ptolémée Philadelphe, vers l'olympiade CXXX. Il résulterait de là qu'il fut d'environ un siècle antérieur à Moschus. Mais comment se fait-il donc que celui-ci, dans l'idylle sur la mort de Bion son maître, parle de la douleur que cette mort fait éprouver à Théocrite ? Cette circonstance a fait croire à Longepierre et aux autres que Moschus avait été non seulement compatriote, mais aussi contemporain de Théocrite. Fabricius a mieux aimé s'en tenir au témoignage de Suidas, en ~~alléguant~~ disant que les preuves alléguées par Longepierre contre son opinion ne sont pas irréfragables (7). Mais il s'est contenté d'affirmer et n'a pas démontré que ces preuves ne sont pas réellement ~~pas~~ irréfragables, et, à vrai dire, je crois qu'il serait

(1). Eudocie, Violet. — (2). Suidas in Lex. art. Θεόκριτος, Πραξαγ. et Μόσχος. — (3). Id. l. c. art. Μόσχος. — (4). Id. l. c. art. Μόσχος. — (5.) Id. l. c. art. Ἀρίσταρχος. — (6). Euseb. in Chron. Ol. 156. — (7). Fabric. Bib. Gr. l. III. c. 17. §. 10.

difficile de le démontrer. En effet, dans l'idylle déja citée, Moschus dit que la mort de Bion fait verser à Ascra que la mort d'Hésiode, à la Béotie que celle de Pindare, à Lesbos que celle d'Alcée, à Téos que celle d'Anacréon, à Paros que celle d'Archiloque, à Mytilène que celle de Sappho; mais il ne dit pas, ce qui pourtant eût été bien naturel, que Syracuse, qui parait avoir été la seconde patrie de Bion, le pleure plus qu'elle n'a pleuré Théocrite. Tout au contraire, en passant en revue les bergers que ce trépas accablait de douleur, il dit que Théocrite le déplore au milieu des Syracusains. C'est pourquoi je pense qu'on a eu grand'raison de dire que Bion et Moschus ont été contemporains de Théocrite. Quant à M. Poinsinet de Sivry, qui, dans les vies de Bion et de Moschus mises en tête de sa traduction française de leurs poésies, dit que le dernier de ces poètes fut ami du fameux Aristarque et contemporain de Théocrite, nous nous félicitons avec lui de son accommodante chronologie.

Non content d'avoir fait Moschus disciple du grammairien Aristarque, Suidas le fait encore grammairien lui-même. « Moschus, dit-il,[1] grammairien Syracusain, disciple d'Aristarque, est, après Théocrite, le premier écrivain de drames bucoliques. Il écrivit aussi des poésies bucoliques. » Le lexicographe se montre vraiment peu charitable envers notre pauvre poursuivant des Grâces, en nous le transformant en un pédant sourcilleux et, qui pis est, de l'espèce de ceux qu'on appelait Aristarchéens. Aussi ne nous ferons-nous pas scrupule de traiter le lexicographe avec aussi peu de charité, en ne daignant pas ajouter foi à son assertion. En effet, une fois démontré que Moschus ne fut pas disciple d'Aristarque, ce qui me semble démontré par ce que j'ai dit plus haut, il me semble qu'il est prouvé par cela même qu'il ne fut pas grammairien. Quant à l'erreur de Suidas, je soupçonne que ce qui y a donné lieu, c'est un autre Moschus, dont Athénée (2) cite, outre quelques ouvrages de mécanique, un catalogue des mots usités chez les Rhodiens, œuvre qui semble parfaitement aller à un grammairien (3). Ce n'est au reste qu'une simple conjecture, qui peut-être ne mérite aucune considération.

Ce que nous savons de plus certain sur le compte de notre Moschus, c'est qu'il eut Bion pour maître en poésie bucolique. Il nous l'apprend lui-même dans le Chant funèbre sur la mort de ce poète:

« Et moi, moi que connaît la muse pastorale,
« Je compose ce chant, où ma douleur s'exhale,

---

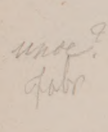
(1). Suidas, in Lex. art. Μόσχος. — (2). Athenaeus, Deipnosoph. l. XIV. — (3). Athen. l. c. Lib. XI.

« Dans les mètres si doux, qu'autrefois tu m'appris,
« Ainsi qu'à ces bergers, tes nourrissons chéris,
« A qui tu départis ton brillant héritage.
« D'autres sans doute ont eu tes trésors en partage;
« Mais je suis plus heureux, moi poète des champs,
« Puisque tu m'as laissé ta muse et tes doux chants. »

Voilà tout ce que nous savons de la vie de Moschus. Tout le reste nous est inconnu.

Il y a grande apparence que nous ne connaissons pareillement que la moindre partie de ses idylles. En effet, le passage de Suidas, que j'ai rapporté plus haut, ne semble pas pouvoir s'accorder avec le très petit nombre d'idylles qui nous restent, et dont le chiffre ne s'élève pas à plus de sept ou huit. Il ne paraît pas non plus vraisemblable que Moschus, s'il n'eût jamais composé plus de huit idylles, eût été regardé par Servius (1) comme un des principaux poètes bucoliques. Quatre des idylles qui nous restent, c'est-à-dire les premières et les plus longues, ont été imprimées plusieurs fois parmi celles de Théocrite. Elles furent insérées dans ~~le~~ recueil de poésies bucoliques fait par un contemporain du grammairien <u>Artémidore</u>. Peu à peu on négligea de mettre en tête de chacune d'elles le nom de Moschus; et toutes ces idylles, à l'exception de la première, nous sont parvenues, par suite de la négligence des éditeurs, sous le nom de Théocrite : ce qui est arrivé aussi à une idylle de Bion, et peut-être à bien d'autres idylles. Fulvius Ursinus et H. Estienne ont pris à tâche de séparer les compositions de Théocrite d'avec celles des autres poètes; et c'est grâce à leurs laborieuses investigations que nous sommes parvenus à savoir que trois idylles attribuées à Théocrite, doivent être véritablement rendues à Moschus. Une autre idylle de ce poète, bien que se trouvant parmi celles de Théocrite, conserve néanmoins en tête le nom de son auteur. C'est encore une question de savoir si toutes les idylles que nous avons sous le nom de Théocrite lui appartiennent véritablement. Il est même probable que parmi elles il s'en trouve quelques-unes appartenant à d'autres poètes, et peut-être encore à Moschus; mais il ~~serait~~ est bien difficile de les reconnaître : c'est même impossible sans le secours des MSS.





La première et la plus célèbre des idylles de Moschus a pour titre : L'Amour fugitif. C'est la vingt-et-unième idylle parmi celles de Théocrite dans les anciennes éditions de ce poète. Quelques éditeurs, je ne sais par quel motif, l'ont attribuée à Lucien, et l'Amour fugitif a été imprimé aussi parmi les œuvres de cet écrivain. Mais en vérité l'idylle est bien de Moschus, et Stobée (2) la lui

(1). Servius, in Proœm. Commentar. ad Virg. Eclog. — (2.) Stob. Serm. LXI.

attribue aussi. Il semble que Moschus ait pris l'idée de Vénus courant à la recherche de l'Amour échappé, dans l'ode trentième d'Anacréon, où ce poëte nous représente la déesse cherchant son fils fait prisonnier par les Muses et portant avec elle sa rançon. Et ce ne peut être que Moschus qu'un traducteur anonyme a eu en vue, lorsqu'il rendit ainsi le passage d'Anacréon :

« Vénus promettait l'autre jour
« Mille baisers de récompense
« A qui ramènerait l'Amour
« Sous ses lois et sous sa puissance. »

Certainement ce n'est pas dans Anacréon, mais bien dans Moschus, que Vénus promet des baisers à qui lui rendra son fils qu'elle a perdu. Le Tasse doit à Moschus l'idée qui fait le fond du prologue de son Aminte. Notre poëte avait fait parler Vénus, le Tasse fait parler l'Amour, après qu'il s'est soustrait par la fuite à l'autorité maternelle. Il exprime là une pensée évidemment empruntée à l'idylle de Moschus, lorsqu'il fait dire, par exemple à l'Amour (1) :

« En vain Vénus me cherche et promet de donner
« A qui me remettra sous son pouvoir de mère
« De doux baisers, ou même une faveur plus chère.
« Ne puis-je pas donner aux fidèles amis,
« Qui sauront me cacher, tout ce qu'elle a promis,
« De doux baisers, ou même une faveur plus chère ? »

Il suppose aussi que l'Amour, pour ne pas être reconnu, a déposé quelques uns des signes dont Moschus fait faire à sa mère une minutieuse description (2) :

« Mais pour tromper l'espoir de ma mère Vénus,
« Qui croit me retrouver, pour que mes attributs
« Ne soient pas contre moi des témoins trop fidèles,
« J'ai déposé mon arc, mon carquois et mes ailes. »

En somme la fuite de l'Amour chantée par le Tasse n'est pas différente de celle chantée par Moschus ; et le discours que celui-ci met dans la bouche de Vénus et les paroles que le Tasse fait prononcer à l'Amour sont deux scènes d'une même action.

(1) Le Tasse, Aminte. Prolog. v. 82 suiv. — (2) Le même, ibid. v. 43 suiv.

(5.) La seconde idylle de Moschus a pour titre Europe. Elle a été attribuée à Théocrite, et dans les anciennes éditions de ce poëte, elle se trouve la vingtième. Salvini et d'autres l'ont traduite avec les idylles de Théocrite. — Longepierre, traducteur français des poésies de Moschus, a laissé Europe de côté. Et pourtant le style de ce morceau et deux MSS. collationnés par Ursinus prouvent que cette idylle appartient à notre poëte. Il semble qu'Horace (1) et Ovide (2) l'aient imitée ~~dans quelques p~~ en partie. Le Chev. Marino, dans l'Idylle qu'il a intitulée l'Enlèvement d'Europe, ne fait que délayer et allonger, c. à. d. gâter celle de Moschus, dont il lui arrive aussi de traduire fidèlement des passages entiers.

Le Chant Funèbre sur Bion, ou la troisième idylle de Moschus, qui me paraît sa plus belle pièce, et qui certainement est un chef-d'œuvre dans le genre de la pastorale lugubre, occupe dans les anciennes éditions de Théocrite la dix neuvième place. Mais, sans avoir besoin de recourir aux MSS., il est facile de reconnaître, à la simple lecture de cette idylle où il est fait mention de Théocrite, qu'elle ne peut appartenir à ce poëte.



La quatrième Idylle de Moschus qui a pour titre Mégare femme d'Hercule est la vingt-septième dans les anciens textes imprimés de Théocrite. On l'attribue généralement à notre poëte, bien que M. Poinsinet de Sivry l'ait omise dans sa traduction de Moschus.

Chacune de ces quatre idylles a, dans le grec, son titre propre. Les quatre autres n'en ont pas, parce qu'elles ne nous sont parvenues ni dans un recueil d'idylles, comme les quatre premières, ni dans des MSS. particuliers, mais dans une collection de pièces et de fragments de tout genre.

La cinquième idylle de Moschus, que nous a conservée Stobée (3), a été intitulée par M. Poinsinet de Sivry La Paresse, et j'aurais adopté ce titre, si les mots italiens de pigrizia, infingardaggine, poltroneria, ne m'eussent semblé trop peu nobles pour une idylle de Moschus, que par cette raison j'ai préféré laisser sans titre.

La sixième idylle, qui nous a été transmise également par Stobée (4), n'a pas plus de huit vers dans le Grec. Je l'ai intitulée Les Amants brouillés, et j'ai eu le malheur de croire ce titre plus convenable à l'idylle de Bion que le titre vraiment très expressif qu'y a mis M. Poinsinet de Sivry : La Chaîne.

J'ai intitulé la septième idylle, qui n'est pas moins courte que la précédente, et que, comme elle, nous devons à Stobée, L'Alphée et Aréthuse ; M. Poinsinet de Sivry : Le Fleuve Alphée.

La dernière idylle que j'ai intitulée L'Étoile de Vénus, bien que très courte, est parfaitement

(1.) Horace, Odes. III, 27. v. 25 et suiv. — (2.) Ovide, Métam. III, 2. v. 833 suiv. — (3.) Stobée, Serm. LVII. — Id. Serm. LXI.

jolie, et ferait le plus grand honneur à Moschus, si elle lui appartenait. Mais à vrai dire, et quoique l'opinion qui l'attribue à ce poëte ait prévalu et soit aujourd'hui universellement adopté aussi bien par les traducteurs de Moschus que par d'autres écrivains, nous devons avouer pourtant qu'elle est presque évidemment supposée. Dans Stobée qui nous a conservé cette idylle, elle vient immédiatement après une autre idylle de Bion et précède la sixième de Moschus. Voilà peut-être ce qui a donné lieu à la confusion. Mais les marges de Stobée sont en faveur de Bion, à qui l'attribue également Arsénius (1), évêque de Monembasie, écrivain grec du XVIe siècle. ~~Néanmoins~~ toutefois, et puisqu'on attribue généralement cette idylle à Moschus, je n'ai pas négligé de la traduire.

J'ai appelé idylles et non fragments ces quatre dernières pièces que nous trouvons dans Stobée. Chacune d'elles renfermant une pensée complète, j'ai cru qu'on pouvait les regarder comme entières, quoique la collection du compilateur dont nous parlons ne nous fournisse aucune lumière sur ce sujet.



Il nous reste en outre une épigramme de Moschus tirée de l'Anthologie[2]; elle a pour titre l'Amour laboureur; elle a été traduite et imitée fort souvent. En Italien, Pagnigni l'a assez heureusement traduite (3); Mutinelli en a fait un madrigal (4). En Français, M. Poinsinet de Sivry, entr'autres, a voulu la traduire; mais je ne sais par quel accident il se trouve en avoir fait une traduction telle qu'elle s'applique plus convenablement à une autre épigramme de l'Anthologie[5] qu'à celle qu'il a prétendu traduire (6). L'erreur, quelque peu ridicule, de M. Poinsinet, est pourtant excusable, et n'inspire guère d'autre sentiment que celui d'une grande charité et d'une profonde compassion.

---

(1) Arsenii Violetum, p. 150. n. 16. éd. C. Walz. — (2) Anthol. L. IV. c. 12. num. 43.

(3) « Posto giù face e strali, ad armacollo
« Un zaino Amore e un pungolo si tolse,
« E avvinto al giogo il tollerante collo
« De' buoi, un solco a lavorar si volse.
« Gridò poi volto a Giove: oi campi miei
« Feconda, o bue d'Europa arar tu dei. »

(4). « Gittando Amor la face e i dardi suoi,
« Prende gli arnesi d'arator bifolco;
« E stimolando i buoi,
« Sparge i semi nel campo, e forma il solco.
« Poscia rivolto al ciel, fa che risponda
« A l'ardue mie fatiche,
« Disse, o Giove, la terra; e sia feconda
« Delle bramate spiche;
« Se d'Europa non vuoi converso in toro
« Qui servir sotto il giogo al mio lavoro. »

(5.) Anthol. L. I. c. 7. num. 2.

(6) « Jupiter à l'Amour dit un jour en colère,
« Je briserai tes traits, ton arc et ton carquois.
« Penses-tu m'effrayer, dit le Dieu de Cythère ?
« Je te fais cygne une seconde fois. »

Daniel Heinsius attribue à Moschus la vingtième des Idylles que nous avons sous le nom de Théocrite, intitulée Le   , et la vingt-septième, qui a pour titre Dialogue de Daphnis et d'une Bergère, et que Longepierre traduisit en français avec les ~~Idylles~~ poésies de Moschus. J'ai traduit la première, en mitigeant quelques expressions par trop pastorales; mais j'avoue que lorsque je voulus traduire l'autre et que j'avais déjà mis la main à l'œuvre, je perdis courage, et pour n'être pas obligé de la mutiler, comme a fait Pagnini, je résolus d'abandonner mon projet. En effet il y a dans cette idylle des passages intolérables. Du reste la conjecture d'Heinsius n'est pas adoptée et ne mérite pas de l'être; puisque le style de Moschus est tout-à-fait différent du style de ces idylles, où se manifeste plus peut-être que partout ailleurs ce caractère particulier de Théocrite, que M. de Fontenelle accusait de grossièreté (1). L'amour y est dépeint en traits grossiers et même obscènes, et qui n'ont rien de commun avec les grâces poétiques de Moschus. J'ajouterai que Stobée (2) a évidemment attribué à Théocrite cette idylle que je n'ai pas traduite, en en citant le quatrième vers sous le nom de ce poète.

Moschus, dit Bettinelli (3),

En effet les caractères qui distinguent l'un et l'autre poète sont bien différents. Tous deux sont originaux, car Moschus n'est pas un copiste comme Virgile; mais tous deux, quoique chantant sur le même sujet et cultivant le même genre de poésie, ont suivi des routes divergentes. Théocrite est ordinairement plus négligé, plus pauvre d'ornements, plus simple et quelquefois aussi plus grossier. Moschus est plus délicat, plus fleuri, plus élégant, plus riche de beautés poétiques empruntées à l'art. Dans Théocrite la négligence plaît, dans Moschus c'est la délicatesse. Théocrite a caché avec plus de soin l'art dont il s'est servi pour peindre la nature. Moschus l'a laissé ~~[illegible]~~ entrevoir, mais légèrement, mais de manière à charmer sans ennuyer, à se faire goûter sans fatiguer, à n'en montrer qu'une seule face et faire désirer l'autre en la cachant. La nature, dans les poésies de Moschus n'est pas fardée d'ornements, elle n'est pas surchargée de phrases poétiques, elle n'est pas enfin esclave de l'art. Celui-ci vient se placer à côté de la nature, et la laisse paraître dans tout son éclat. Moschus est un poète civilisé, mais non corrompu, c'est un berger qui est sorti quelquefois de son village, mais qui n'a pas contracté les vices de la ville; c'est le Virgile des Grecs, mais un Virgile qui invente et ne traduit pas, et qui, de plus, chante dans un idiôme plus délicat et à une époque qui conserve encore ~~un peu~~ plus de traces de l'antique simplicité. Cette simplicité, Moschus la soumit à l'art, mais ne la gâta point, quelquefois

(1). Fontenelle, Réflex. sur la nat. de l'Eglogue. — (2) Stobée, Serm. LXI. — (3). Bettinelli, Lettres de Virgile aux Arcadiens, lettre VI.

-même il lui laisse le champ libre. On a dit de Moschus qu'il plaisait même à ceux qui sont accusés de ne pas savoir goûter la simplicité antique. Au jugement de M. Poinsinet de Sivry, Moschus l'a conservée encore plus fidèlement que Bion. « Moschus, dit-il, paraît ne ressembler à Bion que lorsque Bion ressemble à Théocrite. Quoi qu'il en soit, tous deux me flattent, tous deux me captivent. Je quitte avec le même regret la nymphe de Bion et le berger de Moschus. (1) » On le place généralement après Théocrite. Servius (2) dit que ce dernier est supérieur à Moschus aussi bien qu'aux autres bucoliques. Le P. Rapin, après avoir parlé de Théocrite et de Virgile, dit seulement (3), « que les idylles de Moschus et de Bion ont aussi de grandes beautés et même de grandes délicatesses ». Enfin Blair (4) dit que ces deux poëtes, s'ils le cèdent à Théocrite en simplicité, l'emportent sur lui en sensibilité et en délicatesse; et M. de Fontenelle (5) s'est déclaré ouvertement plus favorable à Moschus qu'à Théocrite, dans les ouvrages duquel il trouve un grand nombre de défauts. Tiraboschi (6) n'a pas osé se porter juge du mérite des deux poëtes, et a préféré garder le silence. Quant à moi, je n'ose préférer Moschus à Théocrite qui a des beautés qu'on ne saurait atteindre, et qui, parmi les anciens, est le poëte par excellence des bergers et des champs; mais je ne me ferai pas scrupule de dire qu'à certaines idylles de Théocrite, où domine ce langage grossier que nous trouvons des paysans avec toute leur rudesse, je préfère les poésies gracieuses et polies de Moschus. Qui ne se sent en effet plus doucement attiré par l'élégant berger qui nous raconte son deuil dans le Chant funèbre de Bion, que par ce rustre de bouvier qui, dans la vingtième idylle de Théocrite, se plaint qu'Eunice l'a bafoué et lui a outrageusement tourné le dos en lui reprochant sa difformité et la mauvaise odeur qui s'exhale de sa personne? Chacun peut aisément établir la comparaison entre ces deux idylles, et nous croyons que tout le monde sera de notre avis.

Le grand nombre des traducteurs de ~~Théocrite~~ Moschus suffit pour montrer l'estime qu'on a toujours faite des poésies qui nous en restent. A. Metkerck (7), L. Gambara (8), B. Valcunius (9), D. Whitford (10) le traduisirent en vers latins. J. Crispin (11), Commelin (12), J. Lect (13),

---

(1). M. Poinsinet de Sivry : Anacréon, Sapho, Moschus, Bion, et autres poëtes Grecs traduits en vers français. Vies de Bion et de Moschus. — (2). « Intentio poetæ hæc est, ut imitetur Theocritum Syracusanum, meliorem Moscho, et cæteris qui Bucolica scripserunt » Servius, in Proœm. Commentar. ad Virgil. Eclog. — (3). Rapin, Réflexions sur la poétique en particulier. S. 27. — (4). Blair, Lectur. on Rhet. and belles-lettres. T. 3. lect. 9. — (5) Réflexions sur la nature de l'Eglogue. — (6). Tiraboschi; Storia della letteratura Italiana, t. I. part. 2. L. 2. S. 9. — (7) Bruges, 1565. — (8) Anvers, 1568. — (9) Ibid. 1584. — (10) Londres, 1679. — (11) Genève, 1584, 1600, 1629. — (12) 1596. 1603. 1604. — (13) Genève, 1606.

et les éditeurs du Théocrite d'Oxford (1) le publièrent avec une traduction latine en prose. Henri Etienne (2), qui l'avait publié dans sa collection des Poëtæ Græc. principes carminis heroïci, en inséra encore trois idylles dans un autre recueil de petites pièces tant grecques que latines (3), et le réunit aux idylles de Théocrite et de Bion, dans l'édition qu'il fit de ces poètes (4). Winterton lui donna place dans sa Collection des Poetæ minores (5). J. Ad. Schier le publia avec ~~des~~ un commentaire variorum, en même temps que les Idylles de Bion (6). Ange Politien traduisit en vers latins la première idylle de Moschus, qui fut ensuite traduite poétiquement en latin par un anonyme, dont la traduction fut placée en regard du texte de cette idylle, qui parut sous le nom de Lucien dans ses œuvres (7). Jean Vorst (8) et Jérôme Freyer (9) insérèrent la quatrième idylle de Moschus dans leurs recueils de Poësies Grecques choisies.

En Français, après Longepierre (10), Moschus fut traduit entr'autres par M. Poinsinet de Sivry, membre de l'Académie royale des Sciences et Belles-Lettres de Lorraine, lequel recueillit les poésies d'Anacréon, de Sappho, de Bion, de Moschus, de Tyrtée, et quelques épigrammes tirées de l'Anthologie en un tout petit volume, qui parut pour la quatrième fois (11) avec ce titre: Anacréon, Sapho, Moschus, Bion et autres poëtes Grecs, traduits en vers français. Ce livre a obtenu quelque célébrité, et a eu dans son temps l'honneur de quelques satyres, dont l'auteur s'est applaudi. Dans une lettre à M. D..., imprimée à la fin du volume, il dit avoir traduit Anacréon dans le but de démontrer la fausseté de ce préjugé, qui a fait croire pendant longtemps que les Français ne sauraient jamais bien traduire Anacréon en vers. L'intention du traducteur est louable sans doute, mais je crois que les Français remercieront leur compatriote de sa bonne volonté et le dispenseront volontiers de la preuve qu'il a voulu leur donner de la flexibilité de leur langue. En effet, par un étrange accident, il s'est trouvé que M. Poinsinet n'a fait que confirmer le préjugé qu'il voulait détruire. Et il n'en pouvait être autrement. En effet comment un poète si délicat, et dont tout le mérite consiste dans des grâces qui s'évanouissent, pour ainsi dire au toucher et ne souffrent pas la moindre altération, un poète pour qui tout embellissement étranger est une tache, toute amplification, quelque légère qu'elle soit, un défaut, chaque coup de pinceau ajouté une détrempe; un poète qui est le véritable modèle de la simplicité antique si facile à se perdre et à disparaître; comment un tel poète pouvait-il être traduit par un homme à qui son entière ignorance de la langue Grecque ne permettait pas de goûter le charme que cette langue répand sur les



(1). Oxford, 1699. – (2) Paris, 1566. – (3) Ibid. 1577. – (4). Ibid. 1579. – (5) Cambridge, 1652, 1661. – (6) Leipzig, 1752. – (7) Paris, 1615. – (8) Berlin, 1764. Francf.-s.-l'Oder, 1697. – (9). Magdebourg, 1715. – (10) Paris, 1686. 1692. – (11) Paris, 1782.

délicieuses poésies d'Anacréon, ni par conséquent de sentir le tiers des beautés de ces poésies, par un homme enfin que cette ignorance mettait dans l'impossibilité d'apprécier le goût et de saisir, sous sa véritable face, l'imagination poétique du lyrique Grec. Une paraphrase d'Anacréon est un monstre en littérature. Anacréon paraphrasé n'est que ridicule : sa grâce devient de la faiblesse, sa simplicité de l'affectation ; il ennuie et fatigue aussitôt. Le pois Anacréon paraphrasé à la française peut en conscience envier le sort des Bavius et des Mévius. Il suffit donc, pour donner une idée du travail de Poinsinet, de dire qu'il nous a donné une paraphrase française d'Anacréon. Ce poète dans sa traduction est un spirituel faiseur de petits vers, un diseur de bons mots, un grec habillé à la parisienne, ou plutôt un parisien bizarrement accoutré à la Grecque. Pour prendre un exemple dans la première ode, voici comment il en traduit le début :

« J'allais chanter les héros
« Sortis de Thèbe et d'Argos,
« Mais au fils de Cythérée
« Ma lyre était consacrée. »

Appeler Cadmus et les Atrides les héros de Thèbes et d'Argos, et l'Amour le fils de Cythérée, et employer des périphrases qui, comme on le voit, enlèvent toute simplicité et gâtent une ode d'Anacréon ! il faut avouer que ce n'est pas un beau début. Poinsinet s'en sert très souvent, de ces périphrases, et montre par là qu'il n'a pas compris en quoi consiste la beauté des odes de ce poète. Anacréon n'emploie que le seul mot δρόσον pour exprimer la rosée dans un passage[1] que Poinsinet a traduit ainsi :

« Pour toi l'amante de Céphale
« Répand, dès l'aube matinale
« Le tendre tribut de ses pleurs. »

Ailleurs il fait dire par Anacréon à la cigale :

« Pour toi la boîte de Pandore
« N'est point de ~~m...~~ maux contagieux. »

N'est-ce pas-là une belle idée ? — Voici encore la huitième ode d'Anacréon traduite par le même M. Poinsinet :

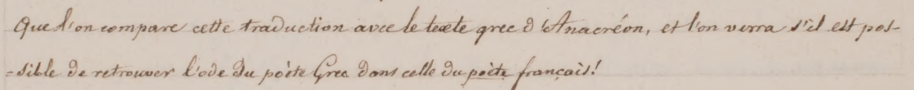
« Dans une débauche agréable,
« Cédant aux douceurs du repos,

(1). Anacréon, Ode 43, v. 3.

(11.)

« Ivre des plaisirs de la table,
« La nuit me versait ses pavots.
« Une tendre et douce chimère
« Vient alors flatter mes esprits ;
« Soudain je me trouve à Cythère
« Parmi les plaisirs et les ris.
« Sans songer à mes cheveux gris
« Je poursuivais de près Glycère
« J'avais atteint Lise et Cloris.
« En vain mes rivaux en arrière,
« M'accablent d'injustes mépris ;
« Je touche au bout de la carrière
« Dont cent baisers furent le prix. »




Que l'on compare cette traduction avec le texte grec d'Anacréon, et l'on verra s'il est possible de retrouver l'ode du poète Grec dans celle du poète français !

Quant à Moschus, Poinsinet l'a traité bien cruellement. Lâchant la bride à son génie novateur et destructeur, il a tronqué, augmenté, changé ; devant lui se sont enfuies de désespoir les grâces, la beauté, la délicatesse et la simplicité de Moschus. Bien que son style soit passablement diffus, l'idylle sur Europe qu'il nous a donnée est plus courte de moitié que celle du poète grec. C'est par conséquent une composition entièrement neuve. Je n'en citerai qu'un passage qu'on pourra comparer avec le texte Grec, auquel rien ne ressemble moins que cette prétendue traduction ; c'est la description de la corbeille d'Europe :

« On y voyait Io transformée en génisse,
« Paissant au bord du Nil de son malheur complice,
« Et les flots argentés de ce fleuve puissant,
« De sept bouches sortis, s'accroître en bondissant.
« Argus n'est plus ; les yeux de ce gardien peu sage
« Ornent déja du Paon le superbe plumage,
« Qui, tel qu'un riche voile étalant ses trésors,
« Embrasse la corbeille et couronne ses bords. »

Nous pensons que cet échantillon suffit pour faire connaître le caractère de la traduction

de Poinsinet, caractère qui ne se dément pas dans tout le reste de son travail.

Sans parler des belles éditions grecques et latines de Moschus données par Zamagna (1), Bodoni, [illegible] Teucher (2), ni de ses traducteurs allemands, Lieberkühn (3), Küttner (4), Grillo (5), Manso, nous viendrons aux Italiens. L'Amour fugitif de Moschus fut traduit par Alamanni en vers rimés deux à deux (6). F.-A. Cappone (7), Salvini (8), Regolotti traduisirent aussi Moschus; le premier en vers lyriques, les deux autres en

On a dit de la traduction plus moderne de Vicini (9) en vers, que c'était de la basse prose Italienne. Celle du P. Pagnini en (10) mérite plus d'attention. Ce célèbre traducteur a conservé la physionomie grecque, il a donné une traduction poétique et non une paraphrase, évité l'affectation et écrit en vers Italiens et non barbares. Pourtant une certaine négligence dans la versification, qui rend de temps en temps ses vers un peu durs, déplait dans sa traduction, et empêche en partie de goûter les beautés des compositions qu'il a traduites. Toute petite tache est visible dans ces poésies, dont tout le prix consiste dans la grâce et dans la délicatesse. Le lecteur qui y rencontre de temps en temps des défauts, commence à s'ennuyer et trouve bientôt que ces sortes de compositions le fatiguent comme les autres poésies ordinaires. La médiocrité, dont les poètes doivent toujours se garder, doit surtout être évitée avec un soin tout particulier dans les pièces courtes et spécialement dans le genre de celles de Moschus. J'ai cherché à éviter avec soin le défaut du P. Pagnini, qui en vérité est très petit et ~~quelquefo~~ dans quelques passages se remarque à peine.



Je ne dirai rien de la traduction de l'Amour fugitif, faite en vers anacréontiques par Pagani Cesa. J'avoue que cette traduction ne m'a pas paru satisfaisante, et peut-être était-il difficile de faire une bonne traduction de cette idylle dans le mètre qu'il a choisi.

Le recueil de quelques idylles de Théocrite, Moschus et Bion traduites en vers par M. Louis Rossi, réimprimé élégamment à Padoue par Bettoni en 1809 avec le texte original, est trop récent et trop connu pour que j'aie besoin d'en parler. Girolamo Pompei publia aussi en 1764, en même temps que ses premières poésies pastorales, quelques idylles de Théocrite et de Moschus traduites en vers Italiens; « et c'est véritablement Moschus et Théocrite, dit Pindemonte dans l'éloge de ce littérateur, qu'on lit dans ses traductions. »

---

(1) Milan, 1784. – (2) Leipzig, 1793. – (3) Berlin, 1767. – (4). Mittau, 1772. – (5) Berlin 1775. – (6). Voici le commencement de cette idylle dans sa traduction:

« Venere il figlio Amor cercando giva,

« E chiamando dicea per ogni riva:
« A chi m'insegna Amor da me fuggito,
« Dono un bascio in mercede: e a chi sia ardito
« Di rimenarlo a me, prometto e giuro
« Ch'assai più gli darò d'un bascio puro;
« Ha tai segni il fanciullo, e tali arnesi,
« Ch'al suo primo apparir saran palesi. »

(7). Venise, 1670. — (8) Venise, 1717. Arezzo, 1754. — (9) Venise, 1781. — (10) Parme, 1781.

La vie de Moschus est si peu connue, qu'on a eu l'idée de nier l'existence de ce poëte et de la confondant avec celle de Théocrite, et qu'on a cru que le véritable nom de celui-ci était Moschus, Théocrite n'étant qu'un surnom qui lui aurait été donné par suite de la réputation qu'il s'était acquise par ses ouvrages : Théocrite en effet veut dire : homme d'un goût divin. « S'étant rendu célèbre dans la poésie bucolique, dit l'auteur grec de la vie de Théocrite, il acquit une grande renommée, et fut de là, suivant quelques-uns, surnommé Théocrite, surnom contre lequel il changea son propre nom de Moschus. » Cette opinion est fausse. L'auteur des Idylles attribuées à Théocrite, et l'auteur de celles que nous avons sous le nom de Moschus, ne peuvent être un seul et même personnage. Ce sont deux caractères trop opposés entr'eux. D'un autre côté Servius, Stobée, Eudocie (1), Suidas (2) distinguent évidemment l'un de l'autre les deux poëtes. Il y a plus, Moschus lui-même fait mention de Théocrite dans son Chant funèbre sur la mort de Bion. Ce dernier témoignage décide la question.

Moschus naquit à Syracuse, si nous en croyons Suidas (3), et nous devons l'en croire, puisque nous n'avons aucun motif pour ne pas le faire. L'Idylle sur Bion et celle sur l'Alphée et Aréthuse prouvent bien manifestement qu'il était de Sicile. Moschus fut donc compatriote de Théocrite.

L'époque à laquelle il vécut est également mise en doute. Suidas nous dit qu'il fut disciple du grammairien Aristarque (4), qui, au témoignage du même Suidas (5) et d'Eusèbe (6), vivait sous Ptolémée Philométor, vers l'olympiade CLVI. Théocrite fleurit sous Ptolémée Philadelphe, vers l'olympiade CXXX. Il résulterait de là qu'il fut d'environ un siècle antérieur à Moschus. Mais comment se fait-il donc que celui-ci, dans l'idylle sur la mort de Bion son maître, parle de la douleur que cette mort fait éprouver à Théocrite? Cette circonstance a fait croire à Longepierre et aux autres que Moschus avait été non seulement compatriote, mais aussi contemporain de Théocrite. Fabricius a mieux aimé s'en tenir au témoignage de Suidas, en disant que les preuves alléguées par Longepierre contre son opinion ne sont pas irréfragables (7). Mais il s'est contenté d'affirmer et n'a pas démontré que ces preuves ne sont pas réellement irréfragables, et, à vrai dire, je crois qu'il serait

(1). Eudocie, Violet. — (2). Suidas in Lex. art. Θεόκριτος, Πραξαγ. et Μόσχος. — (3). Id. l. c. art. Μόσχος. — (4). Id. l. c. art. Μόσχος. — (5.) Id. l. c. art. Ἀρίσταρχος. — (6). Euseb. in Chron. Ol. 156. — (7). Fabric. Bib. Gr. t. III. c. 17. §. 10.

